

# LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE-ARDENNE

n° 76

Président : Jacques Dargaud

Secrétaire : Francis Debar

Séance du 20 février 2010

## LA PRÉCIOSITÉ : INCIDENT LINGUISTIQUE OU FAIT DE SOCIÉTÉ ?

par William Stritt

Si l'on se rapporte à nos souvenirs scolaires, la question est quasiment vaine, car la *préciosité* en classe de 1<sup>re</sup> au lycée passait comme une étoile filante, axée malheureusement sur Molière... et *Les Précieuses Ridicules*, comédie plaisante sans doute, mais donnant de la *Préciosité* une image caricaturale et fausse.

La *préciosité* n'est pas seulement une étape de la langue française, celle d'un effort rare de raffinement, elle est aussi un phénomène historique d'une profonde portée sociale.

– Au sens étroit, elle s'étend sur dix années (1650-1660), soit la France de Mazarin.

– Au sens large, de 1610 à 1660 : une longue période où l'on passe de la Renaissance au classicisme avec trois mouvements de pensée et de mœurs :

- ◇ le développement de la vie de salon ;
- ◇ les thèses féministes ;
- ◇ le souci de purifier le « français » (le parler du Roi) et plus tard de le fixer.

Le mot *précieuses* apparaît en poésie dès le XV<sup>e</sup> siècle. Charles d'Orléans, dans un rondeau, évoque le dédain des femmes prudes et déclare en vers :

*« Aussi laides que belles  
Contrefont les dangereuses  
Et souvent les précieuses. »*

Que veut dire ce mot ?

Sans aucun doute « qui attachent à leur personne un prix exceptionnel » ou « abusivement dédaigneuses » [dans les relations amoureuses]. Or, on retrouve ce mot, en 1654, dans le courrier de la duchesse de Savoie, Christine de France, qui écrit à son correspondant : « *Il y a, à Paris, une nature de filles et de femmes que l'on nomme précieuses.* » À noter que le mot a pris désormais un sens collectif. Il désigne, à l'évidence, une catégorie nouvelle, très spécifique.

Ce qu'il évoque, nous le savons maintenant, avec le recul : l'apparition chez les nobles de femmes exceptionnellement exigeantes quant à l'élégance et au raffinement, soit vis-à-vis de l'environnement, soit lors des rencontres amoureuses. Or ce n'était pas historiquement nouveau. Aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, il y avait eu la *courtoisie*, l'époque d'Aliénor d'Aquitaine et de Chrétien de Troyes. Ainsi le phénomène réapparaît au XVII<sup>e</sup> siècle, échelonné par trois dates :

1608 : le salon de Mme de Rambouillet (la fameuse *chambre bleue*) ;

1635 : la fondation de l'Académie française ;

1647 : Vaugelas publie ses *Remarques sur la langue française*, annonce d'un véritable combat pour purifier cette langue qui aurait pu rester ce qu'elle était par nature : le francien, c'est-à-dire un dialecte régional, celui de l'Île-de-France ; ce dernier mot, essentiellement géographique (cf. Roissy-en-France), désignant un coin privilégié, bien garni de forêts, où les rois de France venaient chasser.

Donc, la *courtoisie* avait disparu durant plus de trois siècles. Elle réapparaît comme mouvement contestataire et c'est l'espèce masculine qui est visée.

Dès le règne d'Henri IV, les femmes de la noblesse réclament :

- de bonnes manières dans la vie quotidienne ;
- une théorie de l'amour respectant leur choix et la délicatesse.

Tout cela était nouveau.

Pour ce qui est des bonnes manières, il faut se rappeler que vers 1600 encore, les hommes de la noblesse sont, dans leur ensemble, incultes et vulgaires ; on ne parle que de cheval, de faits d'armes, d'histoires salaces. En société, dans une réunion ou à table, on crache dans le décolleté des dames : c'est l'amusement suprême.

Enfin, le respect de leur choix sentimental. Or, les mariages pour la plupart sont arrangés et dépendent du poids du frère, qui héritait ce pouvoir de la tradition romaine. Et pourtant – je signale alors un fait qu'on ne sait pas couramment – le concile de Trente, pionnier de la Contre-Réforme, proposait que chaque mariage fût désormais garanti par les époux eux-mêmes, attestant d'un consentement mutuel ; cela annonçait les idées de 1789. Mais la France n'avait pas suivi et, chez nous, le père continuait à régner (voyez à ce sujet les pièces de Molière). Enfin, l'idée neuve, reprise de la *courtoisie* du XIII<sup>e</sup> siècle, c'est que le vrai amour est un voyage sentimental où il faut savoir attendre.

Ainsi la *préciosité* marque-t-elle un souci d'élégance et de bonnes manières ; ainsi voit-on également sourdre une poussée féministe au sens le plus moderne.

Au cours des quatre décennies 1640 à 1680, on constate un développement exceptionnel de la vie de salon... au moment même où l'est de la France et l'Europe centrale sont ravagés par l'épouvantable guerre de Trente Ans. La vie « mondaine » connaît alors trois niveaux :

- la cour : totalement guindée, très conservatrice, encore dominée par le style *cavalier* ;
- la noblesse : évoluée, suit les femmes éprises de nouveauté ;
- les salons des *précieuses* : elles sont à la pointe de la mode et l'avancement du féminisme y bouleverse une évolution des mœurs, qui s'installe à trois vitesses.

Chez elles, on lit et on commente, dès 1622, un ouvrage de Mademoiselle de Gournay (fille d'alliance de Montaigne), brutalement intitulé *Égalité des hommes et des femmes*. On se croirait en 1914 quand, à Londres ou Paris, les suffragettes militaient.

En outre, chez les *précieuses*, les préjugés hiérarchiques s'estompent. On reçoit dans les salons l'homme d'esprit du temps, Voiture, fils d'un marchand de vin, qui proclame : « *L'esprit vaut naissance* ».

Enfin, troisième nouveauté : dans les conversations apparaît un certain souci esthétique que j'appellerai un besoin de magnifier les êtres et les choses. C'est lui qui, vers 1650-1660, va marquer notre langue.

**1635-1650** : sous Richelieu et la Fronde, la *préciosité* est en route. Cette période intense de vitalité politique et intellectuelle est marquée par deux dates :

- 1635 : la fondation de l'Académie française ;

– 1636 : le succès éclatant du *Cid* et le règne de Corneille, génie du théâtre engagé, profondément politique.

Dès lors, le *précieuses* vont faire bande à part. Le caractère novateur de leurs idées dresse contre elles une partie de l'opinion. C'est leur image fautive qui circule, colportée par ceux qui ne comprennent pas :

- l'affectation des manières ;
- l'excentricité du langage ;
- le refus de l'amour (croit-on).

Un soldat lettré, Saint-Évremond (1613-1703), parle d'elles ainsi : « *Les fausses dévotes ont ôté à l'amour ce qu'il y a de plus naturel* ». Mais il les a observées dans les salons de snobs où les fausses précieuses tentent d'imiter les vraies. C'est d'elles que Molière s'inspire dans *Les Précieuses ridicules* en 1659.

**1650-1660** : La *préciosité* atteint son sommet à travers sa bonne image ; c'est la décennie qui précède l'arrivée sur le trône de Louis XIV. La *préciosité* est alors authentiquement un nouveau pouvoir à double portée :

- le féminisme à outrance ;
- un nouveau regard sur la société et la vie de l'esprit.

On cause de l'espacement des naissances, sujet alors totalement tabou. La marquise de Rambouillet reçoit une lettre d'une jeune femme noble, mariée, vingt-quatre ans, qui attend son septième enfant et se révolte. Certaines prêchent l'amour libre, d'autres suggèrent un mariage rompu après la première naissance (l'enfant étant alors confié au père).

J'ai dit aussi : un nouveau regard sur la société et la vie de l'esprit. Si *l'esprit vaut naissance*, les *précieuses* cassent le monopole nobiliaire et s'ouvrent à la bourgeoisie, la classe qui monte. Donc,... il faut choisir :

- non à la bourgeoisie d'argent (vulgaire et conservatrice) ;
- oui à la bourgeoisie éclairée, car on y cause énormément : l'intensité des débats aide l'aspiration générale à l'instruction et pose la question de la nature du savoir, c'est la seule question vraiment philosophique qui ait préoccupé l'opinion, publique ou plus instruite, quand s'élabore le classicisme (1650-1670).

Par tradition médiévale, ceux qui savent sont les ecclésiastiques et certains laïques, les *doctes*... dans les deux cas, des spécialistes qui, chez les *mondains*, inspirent une grande méfiance, d'autant plus que, dans la noblesse, les hommes sont en majorité des ignorants. Pour eux, ceux qui savent sont (ou passent pour) pédants.

Par contre, la bourgeoisie éclairée (par exemple les parents de Pascal à Clermont-Ferrand) se passionne pour l'histoire, les mathématiques, la physique et l'astronomie.

Les *précieuses* s'associent à ce mouvement. Le meilleur écho en est la comédie de Molière : *Les Femmes savantes* (1672). Elle constitue un document sociologique sérieux, car on y voit une famille brisée en deux : d'un côté, la bourgeoisie éclairée, mais entachée par un snobisme précieux persistant (la mère et une des filles) ; de l'autre, la bourgeoisie conservatrice (le père et l'autre fille). Cette pièce est le reflet d'une grande hésitation de l'opinion face au savoir et à ses nouvelles modalités.

Qu'en est-il réellement de ce savoir ? Quel est son impact ? Qui le détient ?

Le trouble de l'opinion c'est Mascarille qui le dit dans *Les Précieuses ridicules* : « *Les gens de qualité savent tout, sans avoir jamais rien appris.* »

De quels documents sérieux disposons-nous sur ce fait de société ? Un roman de l'abbé Michel de Pure, le théâtre de Corneille.

L'abbé de Pure, célèbre pour ses sermons interminables et ennuyeux, avait composé *Le Précieux* (700 pages !), authentique document sur les... coulisses de la *préciosité*, en particulier les visiteurs des alcôves : on y remarque l'assiduité des deux frères Corneille... Document aussi sur les conversations, tournant inlassablement sur l'amour et la vie conjugale. Mais, là, le théâtre de Corneille (hors ses vues politiques) a fait aussi bien. Reprenant sur la scène les propos des *précieuses*, Corneille amorce au milieu du siècle la nouvelle fonction de la tragédie classique : à savoir le « courrier du cœur » en attendant l'actuel, celui qu'on lit dans *Elle*, *Marie-Claire*, *Cosmopolitan*, *Marie-France*, *Psychologie* et les autres.

Des idées neuves, les *précieuses* en ont eu trois :

- le rejet du savoir scolastique et de la référence aux Anciens. Donc une attitude dite désormais moderne ;
- la pratique d'une culture acquise, par les échanges, la conversation, les confidences, plutôt que par l'apport livresque ;
- le culte de la supériorité personnelle, de l'excellence, donc de l'éminence d'une personnalité forte et unique, détachée de sa caste. C'est là que la *préciosité* a eu sur le théâtre cornélien un énorme impact.

### **La *Préciosité* et notre langue**

Là encore, la *préciosité* pesa, en accord avec l'air du temps. Un siècle plus tôt, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, et pour la première fois, des érudits analysent notre langue, sachant son origine latine mais populaire. Seuls alors, les clercs et la Sorbonne pratiquent encore le latin officiel. Mais dès le début du règne d'Henri IV, la nouvelle intelligentsia, les laïques lettrés, préfèrent et défendent le français. Il y a deux raisons : littéraire et politique. De grands poètes (Du Bellay, Ronsard), un grand prosateur (Montaigne) avaient écrit en français. Des chefs-d'œuvre s'étaient additionnés prouvant que notre langue quotidienne était plus qu'un dialecte, et un outil de qualité. Enfin, cette langue était aussi le parler du Roi, donc la première des valeurs. Il faut la protéger et l'ennoblir. Ce fut alors la tâche du XVII<sup>e</sup> siècle dont les deux tiers furent consacrés à conduire le français classique vers son accomplissement. Désormais un seul but : adapter la langue de Paris et du roi au goût d'une société élitiste. Comment ?

- d'abord en l'épurant : c'est la tâche des années 1635-1660, à laquelle coopèrent les *précieuses*.

- ensuite en la fixant : tâche du classicisme sous Louis XIV.

Durant donc un quart de siècle (de Louis XIII à la Fronde) deux types d'acteurs œuvrèrent dans le même sens, les *doctes* et les *mondains*, reprenant la tâche initiée au XVI<sup>e</sup> siècle par les humanistes ; ceux-ci furent alors, pour prendre un mot à la mode, les « supporteurs » de notre langue qui était alors menacée par l'ancien, langue riche déjà, prestigieuse et parlée couramment à la cour.

Heureusement, une foule d'évènements politiques aidèrent notre langue dès la mort d'Henri IV. Les guerres, qu'on peut humainement regretter, ont entraîné un mouvement impressionnant d'armées et de réfugiés, de commerçants et de diplomates. D'où un afflux considérable de termes nouveaux : espagnols, italiens, allemands. En 1635, à la fondation de l'Académie française, le français littéraire compte enfin 10 500 mots, au lieu des 8 000 du temps de Charlemagne, des 9 000 au retour des Croisades.

Les *grammairiens* vont s'en emparer... pour épurer la langue. D'abord, dit Vaugelas (1647), bannir les *termes de l'art* (les mots de métier) et, quand on hésite, s'en remettre à l'usage : entendons par là celui de la cour ! Les *précieuses* vont bientôt travailler dans le même sens ! Et ce Monsieur Vaugelas, un roturier qui évoque la cour comme modèle, prépare avec elles l'accomplissement du français classique, c'est-à-dire du parler du roi, en édition de luxe à l'usage d'un petit groupe de 4 à 5 000 personnes. Notre langue s'installe alors dans un ghetto, celui d'un idiome élitiste.

On s'attaque d'abord au vocabulaire qu'on purifie en le réduisant : c'est le bilan négatif. Dans les salons, on condamne à mort des mots innocents et utiles : *adolescents, élaborer, rancœur, immense*. À ce sujet, les *précieuses* n'ont pas lu Descartes qui déclare dans les *Méditations philosophiques* (1647) : « *La nature de Dieu est immense* », tellement grande qu'on ne peut le mesurer. Qui dit mieux ? On balaie, du même coup des termes réalistes, comme *besogne* qui évoque le travail et la peine.

Le bilan positif est intéressant : entre autres, le souci de remplacer les verbes passe-partout comme *aimer/faire* par d'autres plus appropriés selon leur complément d'objet. Ainsi pour les idées neuves : les *approuver* ; pour le melon : le *goûter* ; pour un plat épicé : l'*apprécier*.

On travaille sur les mots latins doubles, pour en définir nettement l'emploi : *chaire/chaise* ; *consumer/consommer* ; *plier/ployer* ; *créance/croyance* ; *étrange/étranger*. On se souvient qu'en 1580 dans son récit Montaigne voyageait, disait-il volontiers, en *pays estrange*.

Remercions les *précieux* d'avoir créé quelques mots se fondant sur le grec et le latin. Ainsi le mot *anonyme* et le verbe *enthousiasmer* (sur le terme *enthousiasme* qui longtemps voulut dire « exaltation de l'âme par inspiration divine » ; et plus simplement au XVII<sup>e</sup> siècle : « vive admiration qui soulève tous nos sens »). Sur le latin, une création remarquable : *éluder*, simple recopie d'*eludo*, « éviter en se jouant », mais dont l'usage au figuré permet des prolongements inattendus en politique, stratégie, diplomatie.

Il est clair à ce sujet, que le souci des *précieux* n'était ni grammatical ni linguistique, mais finalement psychologique. Il s'agissait toujours pour eux de faire du parler le meilleur outil au service des nuances de la pensée.

C'est pour cette raison que la *préciosité* tenta d'innover le style en reprenant les « trucs » de la Pléiade – vieux d'un siècle – par exemple en substantivant les adjectifs ou les infinitifs. On lança donc *le doux, le beau, le vendre* ; mais aussi *le coucher, le rire* et cette fantastique réussite : *le pouvoir*. Aucune *précieuse*, du fond de son alcôve, n'a sans doute deviné l'incroyable portée moderne du mot *pouvoir* en sociologie et en politique.

À signaler aussi l'emploi intensif du pluriel. On trouve dans une lettre de Voiture : « *Toutes ces défiances s'évanouissent...* » ; toujours le problème des nuances dans l'âme. Car les *précieuses* connaissent... neuf sortes d'estime possible et éventuellement douze raisons de soupirer ; cela fait beaucoup !

Passons maintenant aux mots à la mode. Les adjectifs forts, comme *furieux, terrible* ; (le) *dernier* (ex. : *Ce compliment est du dernier aimable*) ; ce mot est resté depuis 1900 dans la publicité hôtelière : du *dernier confort*. Les adverbes et substantifs en -ment : *furieusement, ressentiment* (d'où une rime possible) :

« *D'où vous vient aujourd'hui ce noir pressentiment ?*

*Croyez-vous être juste et saint impunément ?* » (*Athalie*, acte I, scène 1)

Les mots snobs : *l'air, le bon coin, le bel air, le je ne sais quoi.*

Voici enfin la phraséologie amoureuse qui imprègne Corneille et La Fontaine. Pour la victime d'une passion il y a *prison, chaînes* et tout le vocabulaire militaire : *ennemi, fer, blessé.*

Chez Corneille (*Polyeucte*), Néarque, qui aime convertir, conseille à Polyeucte de s'éloigner de son épouse :

« *Fuyez un ennemi qui sait votre défaut  
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue  
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.* »

Toujours dans le style des allusions militaires, on trouve ceci dans l'*Andromaque* de Racine, aux vers 532-33 : Hermione revoit Oreste et évoque le début de son amour pour elle ; pour ce, elle accentue le pouvoir des yeux :

« *Oui c'est vous dont l'amour, naissant avec leurs charmes  
Leur apprit le premier le pouvoir de leurs armes.* »

Vous avez bien entendu : les yeux ont des armes... !

Puis le vocabulaire de la passion évolue ; il n'y a plus que des *flammes*, du *feu* et des cœurs *embrasés*. C'est ainsi que Pyrrhus se déclare à Andromaque :

« *Brûlé de plus de feux que je n'en allumais* ».

Voici maintenant quelques mots... très à la mode alors et dont le sens ou l'évolution font réfléchir sur la vie de la langue :

– La *civilité*, le mot chic des *précieux* ; elle évoque l'amabilité des honnêtes gens. Pour nous, à l'analyse historique, il évoque la place (dans le système de valeurs du XVII<sup>e</sup> siècle) des souvenirs romains et du latin ; il est omniprésent dans les collèges. D'où cette dérivation cocasse (on en trouverait d'autres) dans un État farouchement monarchique, de désigner la sociabilité par un terme évoquant le statut de citoyen.

– Autre mot très chic : *commode* et ses dérivés. Retournons aux *Précieuses ridicules* : « *Petit garçon, voiturez-nous une commodité de la conversation.* » Il s'agit d'un fauteuil. De *commode*, mot snob, il reste le meuble. Le mot a fait fortune désignant l'invention, récente alors, d'une armoire en large plutôt qu'en hauteur.

Heureusement, les périphrases ridicules ont disparu : *le conseiller des grâces* (le miroir) ; les *trônes de la pudeur* (les joues) ; il s'agissait d'éviter le terme concret.

Mais de belles métaphores nous sont restées : *billet doux* (= texto ?) ; *une âme sombre* ; *travestir sa pensée* ; *faire figure* (de l'italien *fare figura*). Ne pas oublier, à ce sujet, qu'une belle métaphore introduit la poésie dans la prose, en rapprochant un sens propre et un sens figuré. Un siècle plus tard, Jean Jacques Rousseau sera un virtuose de la métaphore. Il y a dans *La Nouvelle Héloïse* : « *Le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous.* »

Et maintenant, posons-nous la question :

**La *préciosité* a-t-elle eu des répercussions littéraires ?**

Oui, énormément. Les écrivains raturent, suppriment, allègent... au risque de devenir fades. Ainsi Bossuet dit au vendredi saint de 1660 : « *Jésus présente sa face droite et immobile aux crachats de la canaille.* » Mais devant la Cour en 1666, il rectifie : « *Jésus présente son visage à toutes les indignités dont s'avise une foule furieuse.* »

Toujours en 1660, dans le sermon sur *L'honneur du monde*, parlant de la vaine gloire, Bossuet la compare à une femme qui se prostitue. Puis il rectifie : « ...à une femme qui s'abandonne à tous les passants ».

Dans les deux cas, le souci de la bienséance ôte au texte la vigueur.

J'ai évoqué 1660, une grande date : paix des Pyrénées, mariage du roi, préparation de l'absolutisme qui va faire régner l'ordre nouveau, montée d'une nouvelle génération d'écrivains (Bossuet, Racine, Mme de La Fayette), règne du classicisme pour vingt-cinq ans.

La *préciosité* s'éteint (faute de combattants ?) au bout de vingt-cinq ans et après avoir brillé dix ans.

Laissons les extravagances. Retenons les grands mouvements qui la traversent, tous les devanciers :

- esthétique, pour concilier l'art et la bienséance ;
- historique, car résolument moderne et vivant au quotidien ;
- sociologique : féministe et rejetant l'esprit de caste ;
- psychologique, car les *précieuses* se passionnent pour les problèmes de cœur et, par un biais, de la sexualité. Or ces problèmes n'étaient pas nouveaux. Ils étaient comme un monopole de l'Église, de ses théologiens et des confesseurs. La *préciosité* les laïcise et les individualise. Subitement, en en faisant autant de sujets de débat public (dépassant les tabous), et cela en deux étapes : celle des causeries de salons, la littérature enfin, qui s'en empare par le théâtre tragique puis par une gamme de grands romans.

Suite évidente de la *préciosité*, naît vers 1670 un nouveau public assoiffé de réflexions sur l'Amour et le Destin, puis sur la Passion (entendons par là un amour venu à très haute tension) et sa légitimité pour les deux partenaires. Pour combler ce public, il y eut la filière romanesque de trois chefs-d'œuvre : dès 1670, *la Princesse de Clèves* ; puis, au XVIII<sup>e</sup> siècle, *Manon Lescaut* ; et enfin *La Nouvelle Héloïse*, ce dernier se situant au terme d'une lente évolution qui libère enfin les cœurs. Je puis supposer non sans trop me tromper, que la Marquise de Rambouillet l'aurait lu avec grand plaisir.

### Remarque historique

Comme fait de société, la *préciosité* est venue à son heure. Mais elle n'a eu ni la réputation ni la portée qu'elle méritait. Elle est née et elle est morte en vase clos, car il lui a manqué un système puissant de communication. Un siècle plus tard, sous Louis XV, elle aurait disposé des cafés, des clubs, de la presse, des libelles, du Palais-Royal, véritable zone libre de pensée : quel retentissement !

J'insiste parce que mes souvenirs d'élève et de professeur se rejoignent ; les manuels scolaires ne faisant que minimiser ce groupe d'esprit qui tenta d'affiner à la fois le vocabulaire et l'étude de l'âme. Et pourtant, quand les deux se rejoignent on a le chef-d'œuvre.

Voici donc, pour conclure, un passage de *Polyeucte* de Corneille (acte I, scène 3). Peut-on et comment aimer deux hommes ? C'est le « courrier du cœur » ! Pauline aimait Sévère, un jeune officier romain qui, aux yeux de son père, n'était pas assez gradé. Maintenant en Arménie, dont son père est le gouverneur, elle a rencontré Polyeucte, un grand seigneur local, et l'a épousé. Elle s'explique à la suivante :

« Je donnais par devoir à son affection

*Ce que l'autre avait par inclination. »*

Qui dit plus en deux vers, donc vingt-quatre syllabes ? Il y a les trois héros (*je, son, l'autre*), la symétrie des deux sentiments (*devoir* pour le mari, *inclination* pour l'amant, au sens du XVII<sup>e</sup> siècle). Les deux verbes sont une trouvaille géniale (*je donnais* et *ce que l'autre avait*) parce qu'elle résume en un condensé extrême deux couples :

- 1) Le couple marié, l'actuel ; là, les deux époux occasionnellement se rejoignent physiquement, mais par le cœur restent séparés. Lui demandait, elle, elle a accepté. Donc, *par devoir*, elle *donne*.
- 2) Pour les *amants* qui n'ont pu s'épouser, c'est l'inverse. Physiquement ils ne se sont pas connus. Mais eux, par le cœur, ne faisaient qu'un. Alors elle n'avait pas à donner ; chacun d'eux, d'une seule âme *avait*.

Voilà un fait de la *préciosité* : la rencontre d'un travail collectif de trente ans durant, et d'un génie : Pierre Corneille.

La *préciosité* fut un mouvement conscient que c'est par la langue que nous sommes pleinement des êtres sociaux.